

Fiches pédagogiques

Dans chaque numéro, nous vous proposons des fiches pédagogiques, outils d'éducation civique.

François Nicoulaud

Membre du comité de rédaction

LES JUIFS D'IRAN

Les Juifs d'Iran – la plus importante communauté juive du Moyen-Orient après Israël, même si elle a beaucoup fondu ces dernières décennies – se situent volontiers parmi les plus anciens occupants du pays. Ils y sont en effet arrivés en plusieurs vagues de déportation, amorcées dès le VIII^e siècle avant l'ère chrétienne quand le royaume d'Israël est détruit par les Assyriens, puis au début du VI^e siècle lorsque les Babyloniens conquièrent le royaume de Juda et détruisent Jérusalem. Un demi-siècle plus tard, l'empereur perse Cyrus s'empare de Babylone et autorise les Juifs à retourner sur leur terre, devenue la province perse de Judée. Le prophète Isaïe le qualifie d'Oint et de Berger du Seigneur, dont Dieu soutient la main droite. Mais beaucoup de Juifs font alors le choix de rester sur place. Peut-être un siècle plus tard se déroule l'épisode relaté dans la Bible par le Livre d'Esther (mais dans aucune autre source indépendante), où Esther donc, épouse juive de l'empereur perse Assuérus, peut-être Xerxès, détourne une conspiration ourdie pour détruire son peuple. Esther a d'ailleurs son tombeau en Iran, ainsi que le prophète Daniel.

En plus de deux mille ans, les Juifs de Perse, puis d'Iran, passent par de longues phases de prospérité, alternant avec des périodes de discrimination et de persécutions. Ils jouent probablement un rôle important dans la diffusion du judaïsme en Europe au Haut Moyen-âge au travers des rives de la Mer caspienne. Certains empires, les Achéménides, les Parthes, puis après l'arrivée de l'Islam, les Omeyyades, les Abbassides, et même par moments les Mongols, se montrent débonnaires à leur égard. D'autres au contraire, les Sassanides, juste avant l'invasion arabe, qui imposent le zoroastrisme comme religion d'État, ou les Safavides à compter du XVI^e siècle, qui convertissent de force tout le pays au chiisme, font preuve, au moins par bouffées, de grave intolérance. Comme ailleurs, les Juifs résistent à leur manière, et traversent sans trop d'encombres le XIX^e siècle. Mais ils sont alors maintenus dans des ghettos, en un état lamentable d'arriération. Tout à la fin du siècle, arrive la première leur d'émancipation, avec l'ouverture des écoles de l'Alliance israélite universelle, où, grâce à des instituteurs venus de France, les Juifs peuvent enfin rece-

voir (en français) une éducation moderne et retrouver la fierté de leur identité. Enfin, au début du XX^e siècle, la Révolution constitutionnaliste, à laquelle d'ailleurs certains participent, efface toute discrimination légale à leur égard et les établit comme citoyens à part entière.

La République islamique qui s'installe en 1979 n'introduit en principe à l'égard des Juifs aucune disposition discriminatoire. Ils conservent en particulier leurs synagogues et leur liberté de culte. Ils font leur service militaire. Leurs écoles, en revanche, tout en gardant leurs dénominations, sont rattachées au système d'éducation nationale. Ils vivent en symbiose étroite avec l'ensemble de la population, dont ils ne se distinguent pas, sinon par le respect de leurs rites. Mais, de fait, l'administration, l'armée, les entreprises publiques, la vie politique... leur sont fermées. À noter qu'il leur est accordé un député, élu par la communauté juive, aux côtés d'un député zoroastrien, et de trois députés chrétiens. Ce député, on l'imagine, veille, comme l'ensemble des représentants de la communauté, à proclamer une adhésion sans faille à la République islamique. Celle-ci prend soin en retour de distinguer l'antisionisme, dont elle a fait un dogme fondateur, de l'antisémitisme qu'elle rejette. Dans la réalité, les lignes sont plus brouillées. Longtemps, les autorités ont interdit aux Juifs de quitter le pays sans autorisation spéciale, et ceux qui s'y sont risqués l'ont fait au péril de leur vie. Un procès inique a été intenté en 2000 à une douzaine de pauvres juifs de Chiraz sous l'accusation d'espionnage en faveur d'Israël, et les a conduits en prison pour plusieurs années. La presse, la télévision chevauchent assez librement la frontière entre antisionisme et antisémitisme, et la présidence d'Ahmadinejad, marquée par des débordements de négationnisme et de haine à l'égard d'Israël, a certainement été douloureuse pour la communauté juive d'Iran. Cette période a heureusement été close avec l'élection en 2013 du président modéré Hassan Rouhani, qui a marqué sa différence en adressant des signaux positifs à la communauté juive d'Iran, ainsi qu'aux Juifs du monde entier.

Cette communauté, qui comptait plusieurs dizaines de milliers de membres il y a un demi-siècle, ne doit guère en compter aujourd'hui qu'une dizaine de mille,

désormais presque entièrement regroupés sur Téhéran. La plupart sont partis tout simplement faute d'opportunités de carrière, comprenant qu'ils n'étaient tolérés que dans la mesure où ils ne cherchaient pas à s'élever au-dessus de leur condition traditionnelle. Ce mouvement d'émigration s'était d'ailleurs amorcé bien avant la

Révolution islamique. Ces Juifs iraniens, ou Iraniens juifs, forment des communautés prospères aux États-Unis, notamment à Los Angeles et à New-York, en Europe et, bien entendu, en Israël. Si loin qu'ils soient de l'Iran, ils restent fortement attachés à la langue, aux coutumes et à la terre de leurs ancêtres.

LES COPTES D'ÉGYPTE

Copte, comme son étymologie et sa consonance l'indiquent, signifie tout simplement égyptien. Et de fait, les Coptes sont les descendants des habitants de l'Égypte byzantine restés fidèles à la foi chrétienne après la conquête musulmane du VII^e siècle. Celle-ci avait été aisément conduite, moins de dix ans après la mort du Prophète Mohammad, dans un pays peu disposé à se défendre, car rétif à la pesante domination politique et dogmatique de Constantinople. L'islamisation du pays est progressive, puisque la population reste en majorité chrétienne probablement jusqu'à la fin du Moyen-âge, et plus longtemps encore dans la Haute-Égypte, zone reculée intéressant peu les conquérants. L'ensemble de la population finit en revanche par adopter l'arabe, et la langue copte, dérivée elle-même de l'égyptien antique, n'est plus guère utilisée qu'à des fins liturgiques.

On ne dispose pas à ce jour de statistiques incontestées sur le nombre de Coptes, sans doute en raison de la sensibilité du sujet. Les estimations, souvent intéressées, varient pour la plupart entre cinq et dix pour cent de la population totale, soit entre quatre et huit millions de Coptes. Les deux régions les plus densément peuplées de Coptes sont la Haute-Égypte d'une part, donc un monde rural, l'agglomération du Caire d'autre part, où réside plus d'un million de Coptes.

L'on trouve des Coptes dans toutes les couches sociales, des chiffonniers du Caire aux cercles du pouvoir. Dans l'ensemble, la population copte est légèrement plus éduquée, et bénéficie d'un revenu moyen légèrement plus élevé que la population musulmane. Elle est sans doute aussi, dans ses couches supérieures, plus « cosmopolite ». Le phénomène s'est amorcé au milieu du XIX^e siècle, lorsque Mohammad Ali, Vice-roi d'Égypte, s'émancipe de la tutelle ottomane et pose les premiers fondements, économiques et politiques, de l'Égypte moderne. Les Coptes acquièrent alors des droits et libertés dont ils feront usage pour asseoir leur influence et leur prospérité. C'est ainsi que l'administration et l'armée leur sont ouvertes et que se développe une classe copte de grands propriétaires. Ils tirent plutôt profit de l'occupation anglaise qui s'installe en 1882, mais jouent aussi un rôle de premier plan dans la marche de l'Égypte vers l'indépendance, notamment au sein du parti Wafd, nationaliste et libéral, fondé au lendemain de la première Guerre mondiale.

La situation se retourne avec la Révolution de 1952 conduite par le mouvement des Officiers libres, qui entraîne le départ des Anglais, l'abolition de la royauté, l'arrivée de Nasser à la tête du pays et l'instauration d'un « socialisme arabe ». Nationalisations et réforme agraire jouent en défaveur de la grande bourgeoisie copte, dont une partie fait alors le choix de l'émigration. Les Coptes perdent aussi leurs positions dans l'appareil d'État, malgré quelques brillantes exceptions, comme Boutros Boutros Ghali, ministre des affaires étrangères, puis vice-premier ministre de 1977 à 1991, avant de devenir secrétaire général des Nations Unies. Les concessions faites par Anouar el Sadate, puis par Hosni Moubarak aux milieux conservateurs de l'Islam dans l'espoir de contrer la popularité croissante des Frères musulmans contribuent à la montée des tensions interconfessionnelles et à la mise en difficulté de la communauté copte.

Le 1^{er} janvier 2011, une bombe artisanale tue 23 fidèles coptes et en blesse une centaine devant une église d'Alexandrie. L'émotion et l'agitation qui s'en suivent forment le prologue du mouvement révolutionnaire qui débute le 25 janvier sur la Place Tahrir pour obtenir le départ de Moubarak. Ce mouvement, dans lequel les Coptes se retrouvent au premier rang, dépasse pour un temps les clivages confessionnels. Mais l'unanimité initiale se dissipe avec l'entrée en scène des Frères musulmans et leur conquête des institutions. À nouveau, les passions sectaires se libèrent, entraînant des attentats meurtriers, des destructions d'églises, des heurts violents entre communautés, ou encore des affrontements entre les Coptes et la police. La majorité de ceux-ci voit donc avec soulagement la reprise en main du pays par l'armée, la destitution du Président Morsi et l'arrivée à la présidence du Maréchal Al Sissi, malgré le coût du processus en matière de libertés politiques et de droits de l'homme.

La communauté copte, privilégiée sous certains aspects, discriminée sous d'autres, attentive au sort des autres chrétiens dans le monde arabe, se sent fragilisée et s'inquiète de son avenir face à la pression du fondamentalisme islamique. Elle fait pourtant intimement partie de la société égyptienne, et l'on imagine mal que l'Égypte puisse un jour se l'aliéner sans détruire une partie essentielle d'elle-même.